

7 janvier 1917. Il était 3 heures du matin. Le vent glacé soufflait sur cette petite maison d'où la fumée s'échappait, se mêlant à la neige qui tombait en biais sur un sol déjà gelé. Et malgré ce décor désolé, malgré la nuit bien avancée, malgré le ciel menaçant, cette maisonnette semblait un asile de bonheur. Ses fenêtres étaient éclairées par des bougies dont les flammes, à l'abri du vent, montaient en direction du bas plafond. Des silhouettes se devinaient derrière les carreaux embués. Un feu de bois chargé de grosses bûches ronronnait dans le poêle dont la lumière projetait des images fantasmagoriques sur les murs blanchis. Les couchettes disposées autour semblaient prêtes à absorber cette chaleur si précieuse. Cette nuit-là, même un chien n'aurait pu dormir au-dehors sans se glacer les os, et les oiseaux nocturnes comme la chouette ou le grand-duc avaient préféré la chaleur de leur nid au froid glacé.

On pouvait pourtant percevoir le bruit d'un attelage dont les cloches tintinnabulaient au rythme des

pas lourds du cheval. Conduit par une forte femme, il s'approcha pour s'arrêter au plus près de la porte d'entrée. La dame en descendit, emmitouflée dans des foulards qui la couvraient de la tête aux pieds, tandis qu'un homme âgé, petit, à la limite de la maigreur attrapa les brides en claudiquant légèrement. Il ne parla pas. Il conduisit l'équidé aux babines gelées dans l'écurie. Malgré les stalactites qui en décoraient l'entrée, il y faisait moins froid. L'homme ne le détela pas. Pas le temps, il le ferait plus tard. Pour le moment, sa seule préoccupation était cette femme en travail, l'épouse de son fils, qui allait donner naissance à son premier enfant.

Il entra dans l'isba et se détendit en percevant la chaleur du bois qui crépitait dans le poêle. Un chaudron était posé dessus, l'eau bouillante chantait déjà. Il se frotta les mains et regarda la sage-femme qui se préparait. Boris, c'était le nom du beau-père de l'accouchée, se dirigea vers une étagère d'où il retira une bouteille de vodka. Il but à même le goulot, fit un rot retentissant et s'essuya les lèvres avec le bas de sa manche, sous le regard méprisant de la mère Vera, la prétendue sage-femme du village et des environs. Pas de diplôme, un titre que seule justifiait l'expérience. Depuis vingt ans qu'elle exerçait cette fonction, elle n'avait perdu que deux bébés qui se présentaient mal. Si son savoir aurait pu la conduire à provoquer des avortements, elle s'y était toujours

fortement opposée, malgré le nombre de jeunes filles enceintes contre leur gré, victimes d'un viol ou de l'abus de vodka et du sang chaud qui coulait dans les veines des moujiks. Respectée par tous, elle était la mamie Vera de presque tous les moins de vingt ans du village.

Pour l'heure, elle était occupée à ausculter la jeune femme qui se tordait de douleur. Mamie Vera avait suivi la grossesse d'Olga. Malgré un corps robuste, celle-ci avait été très fatiguée ces derniers mois. Mamie Vera n'ignorait pas que l'accouchement serait difficile. Elle releva la tête et s'adressa à Boris.

—Tout va bien. L'enfant arrive. Il y en a plus pour longtemps. Tu devrais t'allonger un peu. Pas besoin que tu tombes malade. Une accouchée plus le bébé, c'est bien assez pour moi.

Boris la regarda, sourit et s'enfila une autre rasade de vodka. Nouveau rot de satisfaction. Puis il s'assit sur le bord du lit, les yeux dans le vague.

—Je peux pas. Je suis inquiet de savoir comment qu'il est, mon petit-fils.

—Ou ta petite-fille. C'est pas toi qui décides. Le Bon Dieu, y sait ce qu'il fait, rajouta-t-elle en se signant.

—Je préfère un gars. Il pourra me donner un coup de main pour le travail. C'est pas ce qui manque ici.

—Tu as tant que ça à faire ? La Sonia te donne pourtant bien de l'aide.

—Oui, je peux pas dire. Elle est courageuse et s'occupe bien de la maison et du potager. Mais sans Dimitri, le travail est plus dur. Il manque, mon fils, depuis qu'il est à la guerre. Je ne suffis plus à la tâche. Une seule permission et cet idiot n'a rien trouvé de mieux à faire que d'engrosser sa femme.

—J'ai entendu dire que la tienne, de femme, la Sonia, t'aidait bien pour tanner la fourrure des zibelines, renchérit-elle.

—C'est bien vrai.

—Ça rapporte bien, toutes ces misères que tu leur fais, à ces malheureuses bestioles ?

—Dame oui. Avant. Mais avec la guerre en Europe qui n'est pas finie et le mari de la petite qui est quelque part avec l'armée... on ne sait pas où... On commence à manquer. Ces grèves, ces manifestations... La Douma ne sait plus quoi faire. Toi aussi, tu as entendu parler de cette idée de révolution ? Moi, il faut dire que j'ai bien du mal avec les contrebandiers. Mes belles fourrures de zibeline de Bargouzine, c'est les plus chères, mais il n'y a pas mieux. Si ça continue, ils voudront plus prendre le risque de passer la frontière avec la marchandise. Il y en a même qui trouvent que ce que je fais, c'est pas bon pour le pays. Ils disent que je l'appauvris en vendant mes zibe-

lines aux étrangers. Ils commencent à me faire des histoires.

—En plus, tu es juif. Y en a beaucoup qui le savent. Ils aiment pas.

—Je sais bien. Je me méfie.

—Qu'est-ce que tu vas faire s'ils viennent brûler ton isba ?

—Je serai parti avant. Dès que le Dimitri revient, j'embarque tout le monde et on part en France. Là-bas, j'ai mes meilleurs clients.

—Tu as de quoi ?

—Tu es bien trop curieuse.

—Quand même.

—Je ne suis pas idiot. Occupe-toi donc de tes affaires, pas des miennes. Vois si la future mère va bien.

Seule la fragilité de l'Olga inquiétait Vera, désormais. Courageuse, Olga se forçait à ne pas crier. Elle mordait le chiffon que mamie Vera lui avait mis entre les lèvres dès que les lancements revenaient. Assise près d'elle, Sonia tenait la main de sa bru.

Les contractions se firent de moins en moins espacées, et le moment de la délivrance arriva enfin.

Mamie Vera tenait les deux pieds du bébé qui gigo-tait. Une petite tape sur les fesses, et le nouveau-né se manifesta par des petits cris.

—Amène-moi mon petit-fils, que je voie à quoi il ressemble.

—C'est une fille, ton petit-fils, et je peux te dire qu'elle est en bonne santé.

—Une fille. Je n'en veux pas. C'est un garçon que je voulais.

—Ton fils n'a pas passé la bonne commande, lui répondit la sage-femme en riant.

—Fille ou garçon, moi, je suis bien contente, intervint Sonia.

—Tu es comme toutes les femmes. Tu te contentes de tout.

—Ben oui, la preuve, je me suis bien contentée de toi.

—C'est malin. Allez, amène-moi la petite, que je la regarde quand même pour voir à qui elle ressemble. Même si c'est une fille. Faut bien savoir.

—Attends. On lui fait sa toilette.

—Comment on va l'appeler ?

—Je ne sais pas, répondit Sonia. Tu as une idée ?

—Pas vraiment. Judith peut-être ? Si Olga est d'accord.

—Et pourquoi Judith ?

—Judith, ça veut dire « juive » en hébreu. Et il y a aussi une sainte patronne. Sa fête, c'est le 5 mai. Un jour, je te raconterai l'histoire des Judith. Faut dire aussi, je n'étais pas sûr d'avoir un petit-fils, alors j'ai cherché dans les livres, au cas où.

—Et si ça avait été un garçon ?

—Tu le sauras quand il viendra. S'il vient un jour. En attendant, passe-moi la bouteille de vodka, que je m'enfile une bonne rasade pour fêter ça.

—Pas trop, tu es grand-père maintenant.

—Et toi grand-mère, lui répondit-il en souriant.

Il regardait maintenant les femmes s'activer. Un léger sourire se dessinait sur ses lèvres au souvenir de la naissance de son unique fils Dimitri. Cela s'était passé de la même façon, sauf que c'était un garçon. Où se trouvait-il maintenant ? Était-il encore vivant ? Des rides apparurent sur son front. Il reprit une rasade d'alcool.

Ça n'avait pas été facile pour Boris. Le *shtetl* où il vivait avec ses parents était constamment la proie de paysans avinés ou de militaires russes. Les pogroms étaient leur seule distraction dans cette campagne. Vols, blessures, viols. Les habitants étaient bien contents lorsqu'ils partaient sans incendier une mesure. Puis ils pansaient leurs blessures en remerciant Jéhovah qu'il n'y ait pas eu de morts.

Quand Boris avait épousé Sonia, les agressions étaient devenues si fréquentes que le couple n'avait pas eu le choix : les jeunes mariés avaient décidé de fuir pour essayer de trouver la paix autre part. Ils s'étaient sauvés une nuit, avec pour tout bagage un

baluchon et leur amour. Ce n'est qu'au moment de partir qu'ils l'avaient annoncé à leurs parents.

—Si nous trouvons un lieu sûr, nous essaierons de vous faire venir.

C'étaient des vœux pieux, mais tous avaient fait semblant d'y croire.